

Sylvie Tanette

AMALIA  
ALBANESI

*ROMAN*



MERCURE DE FRANCE



*À Giovanni Boninu*





Lorsque j'ai demandé à ma mère des informations sur son grand-père, Stepan Iscenderini, elle n'a, sur l'instant, eu qu'une phrase : « Le jour où il est arrivé à Tornavalo, le village s'est arrêté de respirer. » Et alors j'ai eu sous les yeux un hameau écrasé de soleil, silencieux dans la lumière sans pitié du milieu de la journée, un village avec ses maisons de pierres sèches et ses portes closes, et un grand jeune homme qui commence à remonter les rues étroites, à pas de loup.

J'étais en train de construire un arbre généalogique avec mon fils. Mon fils Téo a huit ans. Vendredi, son institutrice a distribué à toute la classe un modèle photocopié à remplir, en disant à ses élèves de se faire aider de leurs parents. Quand mon fils m'a montré, ce matin, le travail qu'il avait à faire pour demain lundi, je suis restée impassible, mais j'ai commencé à bouillir intérieurement.

Qu'est-ce que cette institutrice a dans la tête? Est-ce qu'elle s'imagine que je n'ai que ça à faire, le dimanche, aider mon fils à faire ses devoirs? Cela dit, au fond de moi, je savais bien que c'était autre chose qui me mettait en colère. En vérité, je me demandais comment une institutrice pouvait être assez stupide pour imaginer que l'on parviendrait à reconstituer un arbre généalogique en un seul week-end. Assez stupide pour supposer, en somme, que ce serait un travail anodin. Et en même temps j'ai pensé : quelle triste vie elle doit avoir! Parce que je l'imaginais très bien, elle, Mme Muscat, avec son arbre généalogique d'une simplicité navrante, des grands-parents en Bretagne, je l'aurais parié, et d'autres dans le Poitou, chez qui elle passait ses vacances enfant. Sûrement qu'il y avait toujours, quelque part chez les Muscat, une grande maison ancienne remplie de souvenirs et de vieux objets. Je ne savais pas si j'avais raison de la plaindre, cela dit ce genre d'histoire familiale me faisait horreur, et l'arbre généalogique de mon fils n'allait pas ressembler au sien.

Alors on s'y est mis bravement, Téo et moi, assis tous les deux à la table de la cuisine. On a décidé que j'allais dicter ma partie, je devrais plutôt dire m'attaquer à ma partie, puis il rédigerait la partie paternelle avec son père, qui pour l'heure est allé faire un footing, conscient qu'on en a sans doute

pour un moment. Effectivement, m'est avis qu'on n'a pas fini.

J'ai donc commencé à écrire pour Téo les noms sur des brouillons. Mes parents, puis mes grands-parents maternels. Le fantôme de ma grand-mère Luna, que j'aimais tant, a soudain traversé la cuisine. Puis, il me fallait le nom de ses parents à elle, mes arrière-grands-parents. Là, j'ai commencé à me creuser la tête, parce que quand même ça devenait compliqué. Heureusement, l'arbre généalogique photocopié s'arrête là. J'ai commencé à réfléchir et mon fils s'impatientait : « Les parents de ta grand-mère Luna, ils s'appelaient comment ? » Et du fin fond du brouillard de ma mémoire leurs noms ont surgi, pauvres noms de pauvres vies que le temps avait engloutis : Stepan Iscenderini et Amalia Albanesi.

Et Téo m'a demandé : « Tu les as connus ? » J'ai ri. Bien sûr que non. Il a commencé à me poser des questions : où ils habitaient, à quelle époque ils vivaient. J'ai tenté de répondre comme j'ai pu, et je me suis souvenu que Stepan Iscenderini n'était pas né à Tornaivalo, mais à cette heure-là un dimanche matin je ne pouvais rien trouver de plus. Mon fils m'a dit : « Tu n'as qu'à téléphoner à ta mère, elle saura. »

Je déteste téléphoner à ma mère. Avec elle, ça n'en finit pas. Et Téo le sait, j'ai même senti une

pointe d'ironie moqueuse dans sa voix. En attendant il avait raison, ma mère pourrait probablement nous renseigner, alors je l'ai appelée. Depuis toutes ces années que j'ai quitté Marseille pour venir habiter au bord de la Manche, téléphoner là-bas, où ma mère bien sûr vit toujours — pour elle, le monde se résume à la Mare nostrum —, téléphoner là-bas m'est toujours un peu compliqué, violent je dirais. Pourtant là, il n'y avait pas à reculer. Je lui ai demandé : d'où venait-il, cet arrière-grand-père qui était aussi son grand-père, le père de sa mère ? Alors elle a eu cette phrase : « Quand ton arrière-grand-père, Stepan Iscenderini, est arrivé à Tornavalo, le village s'est arrêté de respirer. » Et vas-y rêve un peu.

Tornavalo, à l'époque, c'est juste un hameau accroché à sa colline, un peu après Bari, dans les Pouilles. Aujourd'hui, entre les touristes et les magasins de souvenirs, probablement qu'on n'en reconnaîtrait pas grand-chose. Mais à ce moment-là — on est quand ? Début xx<sup>e</sup> ? —, c'est juste un endroit oublié de tous, perdu au fin fond d'un pays qui vient à peine, tant bien que mal, de se construire. Tornavalo, qui a été sous domination romaine, normande, aragonaise, sarrasine et j'en passe, vit sa vie en se tenant loin des troubles de l'Histoire. Un village qui domine la mer, où

depuis toujours on cultive des oliviers et on élève des brebis. C'est tout.

De mon arrière-grand-mère Amalia, longtemps je n'ai pas su grand-chose, hormis qu'elle était née et avait grandi à TornaValo, qu'elle avait tué l'âne familial, et qu'elle était de toute petite taille. J'étais un peu étonnée qu'on mentionne toujours ce dernier détail à son sujet, vu que toutes les femmes de la famille sont absolument minuscules. Peut-être était-elle réellement petite, plus encore que toutes les autres, alors je préfère ne pas imaginer combien elle mesurait. Quant à cette histoire d'âne familial qu'elle avait tué, voilà une aventure qui, lorsque j'étais enfant, m'a toujours fait rêver. Pensez donc : quel était ce village où les familles possèdent un âne comme ici une voiture? Surtout, je ne me lassais pas d'imaginer cette arrière-grand-mère sous les traits d'une sorte de Calamity Jane miniature, posant fièrement, comme pour une photo-souvenir qui n'existera jamais, debout devant le corps de l'animal qu'elle vient d'abattre. Et d'ailleurs, comment s'y prend-on pour tuer un âne? Le jour où j'ai confié à Luna combien cette histoire m'impressionnait, elle a été obligée de s'asseoir tant elle a ri. « Mais qu'est-ce que tu vas imaginer? »

Chez les Albanesi, Amalia était la petite dernière. À ce titre, elle occupait une place à part dans la famille. Ses cinq grands frères étaient beau-